

278
170
MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'ANGOISSE DE PASCAL

ÉDITION SUIVIE

D'UNE ÉTUDE SUR LES DEUX MAISONS DE PASCAL
A CLERMONT-FERRAND

AVEC UN PORTRAIT DE BLAISE PASCAL GRAVÉ SUR BOIS



PARIS

GEORGES CRÈS ET C^{ie}

LES VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVIII

201368
17. 3. 26

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 663

Domat

Mon père s'est servi de ce portrait
De trois pour son ouvrage
des lois civiles



portrait de Mr. Pothier fait par mon père
1702



MON CHER CORPECHOT,

J'espère écrire un jour la Tentation de Blaise Pascal et puis le Pauvre de M. Pascal, deux études qui, je crois, mériteront mieux votre attention que ne peut faire, aujourd'hui, ce commentaire du Talisman. Mais enfin, ce bref commentaire, ce petit discours d'une heure, vous êtes venu l'entendre et vous y

avez distingué l'accent d'un profond respect. Nous sommes d'accord, mon cher Corpechot, pour reconnaître, définir et servir les supériorités de la France. Laissez-moi inscrire ici votre nom comme un témoignage de cette entente d'idées qui fait notre amitié.

MAURICE BARRÈS.



L'ANGOISSE DE PASCAL

*Cette conférence a été donnée
le 3 et le 8 mars 1909, à l'Uni-
versité des Annales et répétée,
peu après, dans la salle de la
Société de Géographie, au pro-
fit de la Ligue des Patriotes.*



MESSIEURS,

IL y a certains auteurs, Corneille et Pascal, au premier rang, que nous étudions non pas seulement pour nous y plaire, mais pour devenir meilleurs. Cela tient à la gran-

leur de leur âme. Mais, précisément à cause de cette haute qualité, je suis inquiet, je crains de vous fournir une image de Pascal inférieure à celle que vous tireriez vous-même de sa lecture, je crains de diminuer la vertu de son œuvre par une interprétation médiocre. Aussi veux-je mettre, au début de cette leçon, une sorte d'acte de modestie, ne rien dire qu'en me déclarant tout prêt à me rectifier si l'on m'aide à mieux voir. Je suis tout prêt à m'excuser, si j'ai fait tort, par mes raisons, à ce grand homme, le plus vénérable assurément dans toute la suite des héros français. Je vou-

drais employer, au seuil de cette causerie, la formule religieuse :

« Que ce qui n'est pas utile à la gloire de Pascal soit effacé, je le rétracte. »

D'abord, posons nettement que je ne cherche pas ici à vous donner une idée complète de Pascal. Je veux seulement vous indiquer ce que, pour ma part, je suis capable d'y prendre. Et, cela même, comment vous le communiquer ? Il nous faudrait un certain nombre de méditations en commun que vous prolonge-

riez chez vous. Il faudrait beaucoup de silence après mes commentaires et laisser Pascal s'éveiller dans vos consciences. Ce n'est pas en trois quarts d'heure qu'on peut donner l'intelligence d'une œuvre qui est une conception globale de la vie. Mais peut-être qu'en trois quarts d'heure, on peut susciter, chez quelques auditeurs, le désir de Pascal, les orienter vers sa haute religion.

Il s'agit, messieurs, de vous mettre sur le chemin de Pascal, de vous permettre, non pas de l'accompagner (grands dieux ! il ne s'agit pas de

cela), mais de le voir passer et de le suivre, tant bien que mal, du regard.

Je vais donc ramasser toutes mes remarques sur un même point, sur un texte très bref, mais le plus significatif, afin de vous amener aussi près que possible de cette grande âme. J'essaierai de vous conduire où palpitent les minutes sublimes, et cette leçon va porter tout entière sur l'interprétation de quelques lignes seulement, — à mon avis, les plus importantes pour l'illumination de Pascal.

Toutefois, avant d'en venir à ce

commentaire, apprenons un peu à connaître l'homme que, tout à l'heure, nous allons voir dans sa plus grande crise morale.

Il y a beaucoup d'endroits où l'on peut aller songer à Pascal, où l'idée que nous nous faisons de lui prend de la chair, redevient humaine, vivante.

« Qui veut comprendre le poète, dit Goethe, doit aller dans le pays du poète. »

Vous éprouveriez une grande émo-

tion si, après avoir lu, par exemple, le livre très sûr et très charmant d'André Hallays, vous vous promenez quelques heures, paisiblement, dans les fonds de Port-Royal. Mais c'est à Clermont que l'on peut le mieux se rendre compte des assises humaines de ce grand chrétien, distinguer ce qu'il y a de commun entre lui et nous, voir sa part française, bourgeoise et provinciale.

Tous les ans, j'ai l'occasion de passer plusieurs semaines auprès de Clermont et de parcourir la terre natale de Pascal. J'ai vu et décrit les

derniers vestiges de sa maison natale, au moment où l'on achevait de la démolir. Régulièrement, chaque été, je visite le château de Bien-Assis, qui appartenait aux Périer, parents et amis de sa famille. Je vais saluer, dans la salle des Actes de l'Hôpital général, le portrait de sa sœur Gilberte, Madame Périer. Que ne puis-je, enfin, vous raconter la promenade que j'ai faite avec le savant M. Elie Jaloustre, dans la Limagne, au petit village de Gerzat, patrie de la mère de Pascal, née Bégon. Nous avons examiné le vieux domaine de Donas-Vignas, que possédaient les

Bégon, qui passa aux mains de la nièce de Pascal, Marguerite Périer, la miraculée, qui fut vendue par elle, en 1714, aux hospices de Clermont et qui leur appartient encore. Ah ! combien j'aimerais vous mener sur tous les points de cet horizon où Pascal se forma. Ces réalités pittoresques nous aideraient, je crois à mieux fixer notre esprit sur cette bourgeoisie de Clermont, sur ces familles Pascal et Périer, sur les sentiments que Blaise Pascal a reçus de naissance. Voilà les lieux où ce grand homme a hérité de sa religion et de son Credo ; c'est là que lui et les

siens, sur une longue durée, ont reçu l'empreinte ; c'est là qu'avant l'âge de la réflexion critique, la foi se déposa pour toujours dans sa conscience. A l'ombre de ces fortes églises bâties en lave, selon le style roman-auvergnat, qui est tout de sincérité et de force, ses parents ont, pour la vie, joint les mains de ce petit enfant. Ici, bien des générations ont préparé patiemment le rêve intérieur qu'il a exprimé d'un coup de génie : il a été la passion de cette patience. On s'imagine respirer encore, à Clermont, cette atmosphère de grande dignité bourgeoise que l'on

respirait dans la maison de Pascal. Ce n'est pas une pure imagination. Écoutez plutôt ce petit billet que m'écrivait un vieux Clermontois :

« Quand j'étais jeune, me disait-il, les Péghoux, qui étaient les voisins des Pascal au temps de la naissance de Blaise, habitaient toujours leur vieille maison de famille. Je me rappelle qu'en 1852, il y avait là une vieille demoiselle. Ma mère lui rendait souvent visite, et, quand j'étais sage, — j'avais alors six ans, — elle m'emmenait avec elle. Je garde une impression profonde du respect dont

était entourée Mademoiselle Péghoux. C'est ainsi que devait recevoir son monde Mademoiselle Périet, qui a habité la maison de la rue des Gras et le château de Bien-Assis. »

Sur l'éducation que Pascal reçut dans cette maison de Clermont, nous avons le témoignage le plus précieux : celui de sa sœur.

« Mon frère, dit Madame Périet, voulait savoir la raison de toutes choses, et, comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les disait pas, ou qu'il disait celles qu'on allègue d'ordinaire, qui ne sont

proprement que des défaites, cela ne le contentait pas, car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux. Et on peut dire que toujours, et en toutes choses, la vérité a été le seul objet de son esprit. »

La principale maxime d'Étienne Pascal, dans cette éducation, était de tenir toujours le jeune Blaise au-dessus de son ouvrage, c'est-à-dire de ne le mettre à rien dont il ne pût entendre la raison. Il s'appliquait à lui donner une véritable éducation du jugement. Ainsi, avant de lui apprendre les langues, il lui montrait

comment on les avait réduites en grammaire, sous de certaines règles. Il en allait de même pour ce qui fait l'objet des sciences naturelles. Le résultat de cette éducation et du génie qui était en Pascal fut que, dès son enfance, il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai avec évidence. Quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même, et il s'attachait à cette recherche jusqu'à ce qu'il eût trouvé une raison capable de le satisfaire.

Et, maintenant, comprenez, sur

une anecdote, à quel degré Blaise Pascal en vint à pousser l'amour de la vérité :

« Un jour, MM. Arnauld, Nicole, de Sainte-Marthe et quelques autres, s'étaient assemblés chez M. Pascal pour y examiner une question religieuse. Chacun expliqua son sentiment et le soutint. Tous ceux qui étaient présents se rendirent au sentiment de MM. Arnauld et Nicole. M. Pascal, qui aimait la vérité par-dessus toutes choses..., et qui avait parlé très vivement pour mieux faire sentir ce qu'il sentait lui-même, fut

si pénétré de douleur qu'il se trouva mal et perdit la parole et la connaissance... »

Après Clermont, il serait intéressant de le suivre à Rouen, où lui et les siens vécurent dans la familiarité de l'auteur du *Cid*. On voit, en lisant les *Pensées*, que de beaux passages de Corneille revenaient aisément à l'esprit de Pascal. L'un et l'autre sont dans la lignée catholique et chevaleresque, dans la même tradition française. On aime à se figurer le jeune Blaise Pascal dans une sorte de veillée d'armes, recevant de

Corneille l'entraînement héroïque de l'âme.

Au risque de trop simplifier, laissez-moi dire que Blaise Pascal est l'élève de la grande bourgeoisie française, mûrie dans les études juridiques et théologiques, et de la poésie cornélienne.

Cet homme, ainsi formé, était malheureux, vivait dans l'angoisse. Eh bien ! messieurs, qu'est-ce donc que la douleur de Pascal ?

On a mêlé de raisons bien médiocres les explications qu'on nous fournissait sur l'angoisse de Pascal, angoisse poussée jusqu'à la douleur. On a dit que, durant sa « période mondaine », il souffrait de la médiocrité de son nom et du manque de ses ressources, qui ne lui permettaient pas de traiter en égal les jeunes grands seigneurs qu'il fréquentait. C'est prêter à Pascal des froissements d'honnête fonctionnaire en province. Pascal souffrir du manque d'argent, du manque d'égards ! Ces médio-

crités peuvent-elles toucher une âme si forte ! Elles valent pour expliquer un Julien Sorel. Mais quoi de commun, je vous prie, entre le personnage de Stendhal, jeune bête de proie, et Pascal, qui a la noblesse ardente des archanges ? Un Pascal se fait de l'univers une vue qui ne lui permet pas de connaître ces pointes et ces insolences de caste sur lesquelles un Julien Sorel ou bien encore une jeune Madame Roland vont s'ulcérer. Il ne peut pas voir les dédains des gens du monde. Les natures vulgaires s'écartent instinctivement de lui avant même qu'il ait

enregistré leur existence. Ce n'est pas donné à n'importe qui de prendre rang dans la vie intérieure de Pascal. D'ailleurs où qu'il pénètre, il est bientôt, d'une certaine manière, non pas l'égal, mais le plus noble. D'une noblesse qui ne se marque point par la place que l'on occupe à table. Il se fait reconnaître comme une supériorité dans l'ordre de l'esprit et du cœur ; il devient l'objet de l'attachement et du respect partout où il y a de l'humanité.

Je sais bien que Goethe (grand homme qui fut l'antithèse exacte de

Pascal, et celui qui sentirait ces deux êtres aurait senti toute l'humanité supérieure), je sais bien que Goëthe nous montre un Werther attristé par la morgue des grands. Et l'on se rappelle que Napoléon, à Erfurt, fit reproche au romancier d'avoir donné à son personnage cette susceptibilité mesquine. Mais Werther, au milieu de ses effusions poétiques, demeure un pied plat allemand. Sa sensibilité à la nature, si belle, si touchante, est d'un déprimé. Werther n'est pas un héros...

Croire qu'un Pascal pouvait être

humilié faute d'argent et faute de naissance, c'est méconnaître la puissance rayonnante, aussi bien que le ressort intérieur du héros.

Au reste, faites attention qu'un Pascal, s'il avait été froissé par l'ordre social de son temps, il l'aurait témoigné par de terribles coups. L'auteur des *Provinciales* eût tout pulvérisé.

La douleur de Pascal ne vient pas du dehors. Elle ne peut naître que de son génie. C'est une grande tragédie intérieure, qui n'emprunte

aucun ressort à la comédie bourgeoise. Cette âme forte et frémissante, quand elle se dirige vers la solitude des sommets, ne fait qu'accomplir sa destinée, obéir à sa loi.

Il faut d'abord considérer que Pascal a été torturé de douleurs physiques, malade depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort. C'était une maladie mobile : il se disait *sujet au changement*. A l'âge d'un an, il tomba en langueur et présenta des phobies. Il ne pouvait voir de l'eau sans se livrer à des emportements très grands. Il ne pouvait voir son père

et sa mère l'un auprès de l'autre, sans crier et se débattre violemment. Il faillit mourir. Sa sœur nous dit qu'à partir de l'âge de dix-huit ans, il n'eut pas un jour sans souffrance. Il ne supportait de boire que du liquide chaud, et goutte à goutte ; il ne cessait de ressentir de violentes douleurs de tête et d'entrailles. A vingt-quatre ans, il se trouva dans une espèce de paralysie depuis la ceinture jusqu'en bas ; il était réduit à marcher avec des potences ; ses membres inférieurs, ses pieds surtout, étaient toujours froids comme du marbre. On raconte, mais ce n'est

pas certain, qu'à partir de 1654, il croyait toujours avoir à sa gauche un abîme, et que, pour se rassurer, il faisait mettre de ce côté une chaise. Après trente-cinq ans, ses quatre dernières années ne furent qu'une perpétuelle langueur. Il souffrait de telles douleurs qu'il ne pouvait ni converser, ni lire, ni travailler. Ce renouvellement de ses maux avait commencé par un mal de dents qui lui ôtait tout sommeil. Il fut pris de dégoûts qui l'empêchèrent de se nourrir, et d'une douleur de tête qu'il disait extraordinaire. Des convulsions le secouèrent et ne le quittèrent

plus jusqu'à sa mort, qui survint en sa trente-neuvième année.

Au milieu de ces souffrances protéiformes, Descartes eut la bonté de venir le voir pour le soigner. Descartes n'était pas médecin, mais il connaissait très bien la physiologie. Il conseilla le lit et des bouillons. C'est, aujourd'hui, le traitement classique des neurasthéniques.

Ces infirmités ne sont rien auprès des sublimes tristesses dont Pascal était la proie. Son véritable mal, l'angoisse de Pascal, c'est la rigueur et l'intensité de la pensée. Entre mille

témoignages familiers aux lecteurs des *Pensées*, écoutons cette note que Port-Royal n'avait pas osé publier et que Faugère a mise au jour en 1844 :

« Le monde ordinaire, écrit Pascal, a le pouvoir de ne pas songer. Ne pensez pas au passage du Messie, disait le Juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on leur dé-

fend. Ceux-là se défendent des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours (c'est-à-dire des raisonnements) solides. »

Pascal était de ceux qui ne peuvent s'empêcher de songer. Il voulait que toutes les choses sur lesquelles son attention s'arrêtait lui devinssent intelligibles. Il avait besoin de comprendre la cause de chaque phénomène particulier et la cause de toutes les causes, c'est-à-dire Dieu.

Voilà un état d'esprit dont, vous et moi, messieurs, nous ne pouvons pas avoir un sentiment exact. Dans le cours ordinaire de la nature, l'action divine, la Cause se dérobe à nos regards. Vous et moi, nous en prenons notre parti. Mais non pas un Pascal. C'est que nous ne sommes pas des génies scientifiques. Et lui, ne l'oublions pas, il est avant tout l'homme qui a fait faire des progrès décisifs à la physique et aux mathématiques.

C'est un savant. Mais qui, des méditations, passe tout droit au résul-

tat pratique. Un songeur, mais qui, dans les songes, poursuit des instruments de vie. S'il voit son père accablé par des travaux de financier, il construit la machine à calculer ; s'il monte au puy de Dôme, il en rapporte le baromètre ; s'il vient à Paris, il invente l'omnibus, et, à la campagne, la brouette. Du jour qu'il entendra les querelles de ces Messieurs de Port-Royal, il leur fournira cette arme : les *Provinciales*. Admirez ce génie à la César, ce clair et rapide conquérant. En voilà un à qui ça ne suffit pas de reconnaître la vérité, comme un astronome avec sa

lunette constate la marche des astres. ou comme un chimiste, dans sa cornue, distingue les éléments qui compose les corps. Pour lui, rien ne demeure un problème abstrait, et chacune de ses songeries tourne droit sur une réalité. Que sera-ce donc s'il aborde une méditation qui intéresse notre salut ? A la poursuite de la vérité suprême, c'est un ébranlement de tout son être.

L'angoisse de Pascal, ce n'est pas la peur de l'enfer, comme l'a cru Barbey d'Aurevilly ; ce n'est pas non plus la mélancolie d'Hamlet

devant la tête de mort, et ce n'est pas davantage le vertige d'un philosophe qui se jette, par désespoir, dans la solution chrétienne. Pascal c'est un esprit scientifique qui cherche la vérité totale, la vérité qui discipline le monde de l'âme, comme elle gouverne les phénomènes physiques. Il voudrait recevoir de l'univers une règle de vie, mais il constate l'impuissance de la science à nous livrer ce secret essentiel. Ce qui l'effraye, l'effroi de Pascal, c'est « le silence éternel de ces espaces infinis ».

Pascal a fait la critique de nos facultés. Il a reconnu leurs limites et notre impuissance. Cet éternel *ignorabimus*, qui fait, encore aujourd'hui, souffrir les hommes prédisposés à la grande curiosité, c'est proprement le mal de Pascal.

Pour en avoir l'idée, il faudrait participer de la puissance intellectuelle et sentimentale de ce grand homme, il faudrait être capable de se former des images, égales en force et en netteté à celles que son génie se formait du clair-obscur de l'univers et de la vie. Il faudrait, comme lui, être, à la fois,

l'émule de Descartes et l'ami de Corneille. Cependant, une âme moyenne, pourvu que la sensibilité chrétienne soit vivace en elle, peut s'émouvoir auprès de Pascal, car le tourment de ce grand homme a les accents catholiques. L'auteur des *Pensées* ne fait qu'animer, avec sa prodigieuse imagination, des idées religieuses qui sont déposées au fond de chacun de nous. Quand nous croyons admirer son génie dans ce qu'il y a de plus personnel, nous admirons, en même temps, toute l'architecture chrétienne. S'il avait fallu que Pascal réinventât un sys-

tème de vie intérieure, comme, enfant, il réinventait la géométrie d'Euclide. même avec son sens exceptionnel du divin, il ne serait pas allé très loin. Ce qui le porte, c'est tout le christianisme. Ce mystérieux Pascal n'est un être d'exception que par son intensité : c'est l'un de nous, mais sublime. C'est le héros catholique.

Ardente curiosité pour les problèmes des mathématiques et de la nature, aspirations à la Corneille, toutes les puissances de la poésie et de la science, toutes les grandeurs de l'homme, voilà ce qui se mêle en

Pascal, mais tout cela dans un rythme catholique (1).

La Portia de Shakespeare parle, quelque part, d'une musique que tout homme porte en soi. « Malheur, dit-elle, à qui ne l'entend pas. » Pascal aspire à vivre selon ses voix. De là, cette exaltation perpétuelle de l'hon-

(1) Il suit de là que, pour comprendre Pascal, il faut s'adresser à des commentateurs chrétiens (de même, par exemple, que s'il s'agit de comprendre les prophètes d'Israël, nul ne peut être écouté avec plus de profit qu'un James Darmesteter). Le jour où le catéchisme ne serait plus appris par cœur, l'intelligence de l'œuvre de Pascal baisserait. Des âmes où la sensibilité chrétienne est éteinte, avec toutes les éruditions du monde, n'arriveront jamais au sentiment de Pascal.

neur, de la fierté, du sacrifice. De là, cet idéal de renoncement à tout ce qui n'est pas le plus noble. Il rejette tout ce qui diminue, abaisse l'âme. Il a un préjugé contre tout ce qui est facile, aisé, agréable. Il est le modèle achevé de ceux qui résistent à tous les assauts par lesquels la nature, avant de nous anéantir, essaye, chaque jour, de nous entamer. Il veut se contraindre soi-même, s'imposer aux choses, résister à l'univers, ne pas se dissoudre, durer. « Je ne veux pas construire sur les fleuves », dit-il. Dans l'universel écoulement, il n'entrevoit de paix et de sécurité, de refuge qu'en Dieu.

Poursuite angoissante de la vérité suprême ! Nous ne saurions en refaire, comme autant d'étapes, tous les raisonnements. Du moins sommes-nous capables de saisir l'état d'esprit de Pascal. Nous ne pouvons pas entendre la musique sublime qui emplissait cette âme, mais nous pouvons retrouver le thème, le livret de ce drame éternel aux couleurs chrétiennes.

Ce livret, sans simplifier outre

mesure, il nous est permis de dire que c'est le Psaume 118, un long psaume que Pascal méditait chaque jour et pour lequel, nous dit sa sœur Gilberte, il avait un *amour sensible*. Il y voyait tant de choses admirables, qu'il trouvait de la délectation à le réciter, et quand il s'entretenait avec ses amis de la beauté de ce psaume, il se transportait d'une telle manière qu'il paraissait hors de lui-même.

Comme il serait intéressant de suivre, strophe par strophe, ce chemin que parcourait quotidiennement la pensée de Pascal ! Ce Psaume

118 — *Beati immaculati in via,*
 « Heureux ceux qui sont intègres
 dans leur voie et qui marchent dans
 la loi de l'Éternel » — est, dans
 chacun de ses versets, une invitation
 pressante et répétée, la sollicitation
 d'une âme qui demande le chemin
 pour rejoindre Dieu. Il commence et
 finit en parlant des Voies du Sei-
 gneur, du Chemin de l'Éternel. C'est
 cette idée indéfiniment reprise qui
 fait l'unité de ce psaume, le plus
 long de tous. David y répète, cent
 soixante-seize fois, *la voie du Sei-*
gneur, la loi du Seigneur, son com-
mandement, son décret, son en-

seignement, sa science. A chaque instant, réapparaissent les mots : *justification, se justifier, être justifié, être blanchi.* Ce ne sont que reprises, métaphores orientales : une exubérante profession de foi, un perpétuel jaillissement. On n'y trouve pas l'unité classique, mais l'unité tout de même, en ce qu'il est tout entier une adjuration à bien vivre. Il s'accorde avec l'appel de Pascal dans son angoisse : « Où trouverai-je ma voie ? »

Cette préoccupation de trouver sa voie, qui relie le roi David à Blaise Pascal, n'est étrangère à aucun esprit supérieur. Elle prend, chez Pascal,

une forme chrétienne et catholique ; mais voulez-vous me permettre de vous montrer, par une belle histoire, quelle forme elle peut prendre chez un Gœthe ?

Ce n'est pas m'écarter de mon sujet, mais vous aider, je crois, à mieux apprécier, par un saisissant contraste, le génie pascalien.

En 1822, il y avait, à Weimar, un jeune homme de dix-sept ans, qui était rempli d'admiration pour Gœthe. Il désirait vivement le voir. Il réussit à pénétrer dans un jardin qui dominait celui de son grand homme, et de là, caché derrière un buisson, il

suivait les mouvements du vieillard. On possède une lettre de ce jeune garçon.

« Dans toute la personne de Gœthe, dit-il, éclate sa grandeur. Sa démarche majestueuse, son front, la belle forme de sa tête, son œil de feu, tout cela rappelle Faust, Marguerite, Goetz, Iphigénie, le Tasse. Je n'ai jamais vu un homme si grand, si robuste, et si beau, à un âge si avancé. Je le vois, maintenant, tous les jours, dans son jardin, et j'éprouve autant de plaisir que d'autres en trouveraient à considérer des bustes ou

à étudier de beaux portraits et de belles gravures. Il marche, d'ordinaire, à pas lents, çà et là, dans les allées du jardin, sans s'asseoir; mais souvent, debout devant quelque produit du règne minéral, il se livre à des réflexions qui durent une demi-heure. Si je pouvais deviner sa pensée et son langage avec lui-même, dans de pareils moments! Il joue avec les jolis enfants de son fils, après avoir quitté les fleurs et les plantes. Au fond, c'est mieux que si je l'avais approché et entretenu. Supposons qu'il s'engage dans une conversation véritable avec moi, que serait-ce pour

lui un garçon de dix-sept ans ? Mais je me félicite beaucoup d'être au printemps, où les boutons s'épanouissent, car j'épierai assidûment les conversations de Goethe avec les fleurs et les oiseaux, et je vous écrirai tout ce que j'en saurai, ou, du moins, tout ce que j'en pourrai deviner. »

Nous ne savons pas si ce jeune enthousiaste a deviné la conversation de Goethe avec les plantes, les bêtes et les cailloux du jardin ; mais, cette conversation, nous la connaissons. En effet, un Anglais, de passage à

Weimar, vers 1830, parlait au grand poète de l'émancipation des catholiques en Angleterre, et celui-ci lui déclara :

— Ces questions religieuses ne m'intéressent pas.

L'Anglais, fort choqué, répliqua que toute vérité vient de Dieu et par la voie de l'Église. Goethe tenait, à ce moment, une fleur dans la main, et un papillon voltigeait dans la chambre.

— Sans doute, fit le vieillard, toute vérité vient de Dieu, mais l'Église

n'a rien à y voir. Dieu nous parle par cette fleur, par ce papillon, seulement ces gaillards-là ne l'entendent pas.

Vous le voyez, un Goëthe, un Pascal, tous en reviennent au problème essentiel : par quelle voie trouver la vérité ? Pour un Goëthe, un homme peut se perfectionner en jouissant de tout ce qu'il y a de noble dans la vie. Pour un Pascal, non. Et, pourtant, son âme, a été tentée par son génie, qui lui montrait la volupté, la gloire et la curiosité scientifique plus belles, plus tentantes qu'aucun homme ne les a vues, car, « à mesure qu'on a

plus d'esprit, les passions sont plus grandes ». Il a été sollicité par tous les grands divertissements ; il a connu la grandeur de tout ce qu'il décidait de rejeter, la grandeur des plaisirs empestés, comme il appelle la gloire et les autres délices. Ah ! qui pourrait écrire la tentation de Pascal !

Il était tenté par l'amour, en tout cas, touché tendrement par ses sœurs, et il se reprochait les amitiés particulières. Il était tenté par l'ambition. « Une des choses, raconte Nicole, sur lesquelles feu M. Pascal avait plus de vues, était l'instruction d'un prince que l'on tâcherait d'éle-

ver de la manière la plus proportionnée à l'état où Dieu l'appelle, et la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs et d'en éviter tous les dangers. On lui a souvent ouï dire qu'il n'y avait rien à quoi il désirât plus contribuer, s'il y était engagé, et qu'il sacrifierait volontiers sa vie pour une chose si importante. »

Quand je regarde ce fiévreux Pascal aux prises avec ces grandes sollicitations, il me revient à l'esprit le beau mot si triste et si fier qui soulève, exalte l'âme, le mot qui fait toute l'oraison funèbre d'un héros du Nord

dans Shakespeare : « C'était un combattant. »

Pascal est malheureux ; mais, aux yeux d'un chrétien, la douleur est précieuse. A condition, toutefois, qu'un mouvement d'amour vienne détendre, amollir celui qui la subit. « Si l'amour ne se joint pas à la douleur, écrit l'abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes, celle-ci nous entraîne dans les sombres demeures où habite l'esprit du mal. » Chez celui qui est atteint par la douleur, encore faut-il que les sources de la tendresse, de la bonté, de l'amour, viennent à s'ouvrir. Et, pour vous rendre intelli-

gible cette sublime psychologie des chrétiens. voici un trait que je me rappelle avoir lu dans la règle de saint Benoît. Ce grand homme, après avoir ordonné d'excommunier et de mettre à l'écart tels frères qui ont commis de graves fautes, ajoute ceci, qui est très touchant : « L'abbé enverra, comme sous-main, pour consoler l'excommunié, des frères âgés et sages, qui, comme à la dérobée, réconforteront ce frère chancelant et l'engageront à faire une humble satisfaction. Qu'ils le consolent surtout, de peur qu'il ne soit absorbé par l'excès de la tristesse. »

Évidemment, cela ne s'applique pas tout droit à Pascal, mais je vous le raconte pour vous aider à comprendre qu'il ne suffisait pas au perfectionnement de ce grand homme qu'il souffrît ; il fallait encore que sa souffrance fût attendrie par l'amour.

Qui donc a ouvert les sources de la tendresse et de la vie du cœur chez Pascal ? Qui donc a consolé ce héros malheureux ? C'est ici qu'interviennent ses sœurs, Jacqueline, devenue en religion sœur sainte Euphémie, et Gilberte, devenue Madame Périer.

Cette Jacqueline, dans sa première jeunesse, était un type charmant de

Précieuse. A Rouen, l'auteur du *Cid* s'était amusé à lui enseigner l'art des vers. Au couvent, elle se consacra particulièrement aux petits enfants. Elle écrivit un petit livre tendre et réservé, un *Règlement pour les Enfants*, « d'après ce qui s'est pratiqué à Port-Royal-des-Champs pendant de longues années ».

Elle avait été poussée dans les ordres par Pascal, et, maintenant, elle s'employait à le ramener à la religion stricte. Ce frère et cette sœur sont des jaloux sublimes. Il déplaisait à Pascal que sa sœur s'engageât dans le mariage, c'est-à-dire, à

son jugement, dans « la plus pénible et la plus basse des conditions du christianisme, condition vile et préjudiciable, car les maris, quoique riches et sages, sont de vrais païens devant Dieu ». Quant à Jacqueline, elle voulait que Pascal eût pour principal et unique objet l'idéal dans lequel elle-même s'emprisonnait. Pascal ne veut pas que Jacqueline appartienne au monde. Jacqueline ne veut pas que son frère appartienne au monde.

Depuis une année que son angoisse avait pris cette intensité, Pascal allait fréquemment et de plus en plus vi-

siter sa sœur au parloir du Port-Royal de Paris, et celle-ci a raconté toute cette crise dans les termes modérés et pleins qui sont le style et même la dignité de cette famille. Je veux vous rappeler cette lettre, pour que l'état d'esprit de Pascal soit devant vous comme une chose sensible :

« Vers la fin de septembre dernier (1654), écrit Jacqueline à sa sœur Gilberte, il me vint voir ; et, à cette visite, il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en avouant qu'au milieu de ses occupations qui étaient

grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché, il était de telle sorte sollicité à quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde, et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience, qu'il se trouvait détaché de toutes choses à un point où il ne l'avait jamais été ; mais que, d'ailleurs, il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il n'éprouvait aucun attrait, mais qu'il sentait bien que c'était plus sa raison et son propre

esprit qui l'excitait à ce qu'il connaissait de meilleur, que non pas le mouvement de celui de Dieu...

« Cette confession me surprit autant qu'elle me donna de joie. Dès lors, je conçus des espérances que je n'avais jamais eues, et je crus vous en devoir mander quelque chose, afin de vous obliger à prier Dieu. Si je racontais toutes les autres visites aussi en particulier, il faudrait en faire un volume, car, depuis ce temps, elles furent si fréquentes et si longues, que je pensais n'avoir plus d'autre ouvrage à faire. Je ne faisais que le suivre, sans user d'aucune

sorte de persécution, et je le voyais, peu à peu, croître de telle sorte que je ne le connaissais plus (je crois que vous en ferez autant que moi, si Dieu continue son ouvrage), particulièrement en humilité, en soumission, en défiance, en mépris de soi-même et en désir d'être anéanti dans l'estime et la mémoire des hommes. Voilà ce qu'il est, à cette heure ; il n'y a que Dieu qui sache ce qu'il sera un jour. »

Ainsi, les deux sœurs et le frère sont inspirés, tous les trois, par le même esprit. Ils ont les mêmes traits

sur le visage et les mêmes sentiments dans le cœur. Jacqueline et Gilberte ont participé, en l'adoucissant, au développement de cette longue crise d'angoisse (que j'ai essayé de rendre intelligible), par où Pascal s'acheminait vers cette soirée fameuse, vers cette veille remplie de toutes les ardeurs mystiques où il vit face à face la vérité sublime qu'il cherchait.

De cette veille, à laquelle nous arrivons, de ce haut moment, il

nous reste un document à la fois mystérieux et précis : c'est le papier, je dirais le grimoire, dont vous avez une copie dans les mains.

Ce papier fut trouvé après la mort de Pascal dans des conditions singulières, qui semblent appartenir au roman, et que je veux vous rappeler.

Peu de jours après la mort de M. Pascal, un domestique de la maison s'aperçut, par hasard, que, dans la doublure du pourpoint de cet illustre défunt, il y avait quelque chose qui paraissait plus épais que le reste. Ayant décousu cet endroit, pour voir ce que c'était, il y trouva un

petit parchemin plié et écrit de la main de Pascal, et, dans ce parchemin un papier écrit de la même main : l'un était une copie fidèle de l'autre. Ces deux pièces furent aussitôt mises entre les mains de Madame Périer (la sœur de Pascal), qui les fit voir à plusieurs de ses amis particuliers. Tous convinrent qu'on ne pouvait pas douter que ce parchemin, écrit avec tant de soin, et avec des caractères si remarquables, ne fût une espèce de *Mémorial*, qu'il gardait très soigneusement, pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait avoir toujours présente à ses yeux

et à son esprit, puisque, depuis huit ans, il prenait soin de le coudre et le découdre, à mesure qu'il changeait d'habit. »

De ces deux originaux, celui sur parchemin a disparu ; l'autre, sur papier, est à la Bibliothèque Nationale de Paris. Il forme la première page du manuscrit autographe des *Pensées*. C'est une feuille in-folio, où l'écriture de Pascal est plus soignée, mieux lisible qu'à l'ordinaire. On y remarque encore la trace du pliage subi dans le pourpoint. Évidemment, s'il tenait ainsi cette feuille sur lui,

c'est qu'il voulait avoir toujours à l'esprit le fait qu'elle lui rappelait. Il voulait garder toujours présents la sensation, l'état d'âme, le sentiment qui avaient, décidément, transfiguré sa vie. Ce papier, cousu dans son pourpoint, à la portée de sa main, c'est quelque chose d'analogue au nœud que l'on fait à son mouchoir.

A l'examen, cet écrit est tout pareil aux autres papiers que l'on a trouvés dans le tiroir de Pascal, et qui composent le manuscrit des *Pensées*. Vous savez que Pascal jetait sur

le papier des petites phrases coupées ou de simples mots. Tel mot isolé lui rappelait un ordre entier d'idées. Eh bien ! les idées qu'il a jetées sur le papier que vous avez dans les doigts, les retrouverons-nous ?

Qu'expriment ces phrases brisées, ces tournures elliptiques, ces métaphores bibliques, ces exclamations, ces invocations, ce mot *Feu*, qui les précède, ces croix latines ?

Quelque temps après la mort de Madame Périer, vingt-cinq années environ après la mort de son frère, ses enfants, c'est-à-dire les neveux et

nièces de Pascal, communiquèrent cette pièce à un carme déchaussé, qui était un de leurs plus intimes amis, homme très éclairé. Ce religieux tira une copie de l'écrit de Pascal et en donna une explication de vingt et une pages in-folio... A ce commentaire du carme, Marguerite Périet, la nièce de Pascal, joignit deux pages in-quarto, relatives seulement aux deux avant-dernières lignes du *Mémorial*. « Soumission totale... » Ces commentaires sont perdus.

Nous allons essayer d'y suppléer.

En tête du papier, vous voyez une croix. D'après la copie de l'abbé Pé-

rier, qui a été faite sur l'original disparu, cette croix était entourée de rayons de feu... Voilà déjà qui parle à l'imagination et qui nous invite à croire, ce que nous saurons plus loin, que la chambre où méditait Pascal fut éclairée par une lumière divine.

L'an de grâce 1654, lundi 23 novembre...

Il n'est pas indifférent que cette soirée soit du mois de novembre, si grave. Les mystiques attachent beaucoup d'importance aux dates, à mille nuances, aux influences de la nature.

... jour de saint Clément, Pape et martyr, et autres au martyrologe, veille de saint Chrysogone martyr et autres...

Dans le milieu de Pascal, on connaissait parfaitement la vie des saints. Sa sœur Jacqueline raconte dans le *Règlement pour les Enfants* qu'elle faisait lire, durant les repas, aux petites filles de Port-Royal, le martyrologe du jour. Certainement qu'aux yeux de Pascal ce n'est pas un hasard que ce grand événement lui soit arrivé en quelque sorte sous la présidence de saint Clément, le second

pape, et de saint Chrysogone, un des premiers martyrs. Ces primitifs sont au sommet de la hiérarchie sacrée.

Depuis environ dix heures et demi du soir jusques environ minuit et demi. Feu...

Nous sommes ici au centre du problème. Le recueil d'Utrecht dit que Dieu, comme gage de sa volonté et de ses desseins sur Pascal, lui envoya une vision. Nul ne peut l'affirmer. Ce qui se passa dans cette soirée mémorable est resté le secret de Pascal. A qui se serait-il confié ? A

son directeur, peut-être. Le recueil d'Utrecht, qui le suppose, n'en peut rien savoir. C'est une affaire personnelle entre Dieu et Pascal. Jeanne d'Arc, dans son procès, refuse de s'expliquer sur ses voix. Il faut donc que nous méditions sur ces deux lignes, sans plus.

Ceux qui se placent au point de vue physiologique appelleraient ces deux heures du 23 novembre une hallucination. Les croyants y verront une extase miraculeuse, un fait surnaturel. Ce débat ne nous arrêtera pas. Je crois qu'il serait puéril, sans vigueur et même sans franchise, de

contester qu'il y eut là une vision. A d'autres de l'expliquer par des raisons naturelles ou surnaturelles. Le certain, c'est que les idées encore mal saisissables, que Pascal portait en lui et qui le tourmentaient, ont pris un corps et la vision a éclaté.

Dans la vie spirituelle, ces moments d'extrême abondance, de crise décisive sont connus. Descartes eut une sorte d'extase lumineuse, à la suite de laquelle il fit vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Et pour passer à des êtres plus humbles ou bien à des états moins extrêmes, songez à la nuit de Jouffroy et à ce

que Secrétan raconte d'une abondance d'amour divin qui transfigura soudain sa croyance.

Ces hauts états ne sont que le développement du christianisme dans sa plénitude. Les Pères de l'Église ont minutieusement décrit cette union parfaite avec Dieu, qui est le dernier mot de la contemplation. Ils en détaillent les caractères, et c'est toujours d'un enseignement accompagné de lumière qu'ils parlent. « Les paroles de la vision, écrit la grande prophétesse sainte Hildegarde, ne ressemblent pas à ce que profère la bouche des hommes ; elles

sont comme une flamme brillante. »

Nul doute qu'ici, avec Pascal, nous ne soyons montés sur le sommet de l'extase. Ici, Pascal se parle à lui-même. Il ne se met pas à notre portée, à la portée des esprits inférieurs. Il parle à son génie, à son âme ; il lui parle de ce qui lui est le plus important. Une telle page, cette vision lyrique, cette vision divine, la vision par excellence, il ne la destine à aucun correspondant. C'est son plus grand effort d'approche devant Dieu.

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac,

*Dieu de Jacob, non des philosophes
et des savants...*

Ce titre, donné à Celui qui lui apparaît dans sa vision, est très clair pour qui vient d'assister comme nous aux angoisses de Pascal. Celui qu'il salue, ce n'est pas le Dieu que l'on ne pourrait atteindre que par l'intelligence, et que celle-ci, d'ailleurs, est impuissante à saisir, mais c'est un Dieu qui a rempli l'âme et le cœur des justes. Cela revient à dire que l'on n'entre dans la vérité que par l'amour, par les mouvements du cœur.

Le fait de cette soirée est que le cœur de Pascal a reconnu Dieu. La cause dernière, la vérité, est devenue sensible à Pascal.

Cette vision crée dans Pascal un état nouveau, qu'il exprime par une suite de mot elliptiques et redoublés :

*certitude, certitude,
sentiment, joie, paix.*

Ici, messieurs, j'ai une observation à vous faire. Le texte que vous avez dans les mains, c'est le texte autographe de Pascal, conservé à la Bibliothèque Nationale en tête du ma-

nuscrit des *Pensées*. Je crois que c'est un papier écrit par Pascal dans la nuit où il eut sa vision. Peu après il en fit une copie remarquable par le grossissement donné à certains mots pour en accuser la valeur. Ce second autographe, nous ne l'avons plus, mais nous en possédons une copie qu'en a faite le Père Guerrier. Eh bien ! à la ligne qui nous occupe, elle contient une variante importante. Au lieu de *certitude, certitude, sentiment, joie, paix*, nous lisons *certitude, joie, certitude, sentiment, vue, joie*. Qu'est-ce à dire, messieurs ?

Pascal a voulu appuyer sur le sen-

timent de joie qu'il éprouve par le redoublement du mot *joie*, et par le mot de *vue*, qu'il introduit dans son *Mémorial*, il a voulu préciser le caractère sensible de la connaissance qu'il vient d'avoir de la Vérité.

Ces mots isolés sont le thème sur lequel l'âme de Pascal entonne un chant de triomphe, que, jusqu'à sa mort, il poursuivra. Il est un victorieux, celui que nous avons vu lutter si douloureusement. Il possède le bien-être, la joie et la paix, parce qu'il est devant le *Dieu de Jésus-Christ*. Il se sentait si loin, si abandonné devant la cause des causes qui

nous échappe éternellement ! Il lui fallait un appui. La hauteur de son esprit et la délicatesse de son sentiment exigeaient de Jésus-Christ, c'est-à-dire le médiateur entre Dieu et l'homme, celui qui réunit, réconcilie en lui les deux natures. Un Dieu fait homme ! Quelle fraternité si le Christ dit :

— *Deum meum et Deum vestrum.*
(Mon Dieu est votre Dieu.)

Comme on comprend l'élan avec lequel Pascal lui répond :

— *Ton Dieu sera mon Dieu.*

Mais, pour bien entendre toute cette première partie du *Mémorial*, nous disposons d'une magnifique leçon que Pascal lui-même avait faite à sa sœur Gilberte :

Pascal avait remarqué que les hommes étaient dans un aveuglement dont ils ne pouvaient sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée, parce qu'il est écrit que personne ne connaît le Père que le Fils et celui à qui il plaît au Fils de le révéler. La divinité des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des

vérités géométriques et de l'ordre des éléments. Elle ne consiste pas dans un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes... Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation. C'est un Dieu qui emplit l'âme et le cœur de ceux qui le possèdent. C'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui les remplit d'humilité, de foi, de confiance et d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même. Le Dieu des chrétiens est

un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer, et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent et l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces...

Maintenant, Pascal va prendre des résolutions. Il fera mieux que de surmonter les tentations. Désormais, ce sera l'

*oubli du monde
et de tout, hormis Dieu.*

Lui qui a tant cherché sa voie, il sait maintenant, que Dieu

*ne se trouve que par les
voies enseignées dans l'Évangile.*

Dieu ne se trouve pas par la méditation des preuves métaphysiques, non plus que par l'examen de l'univers. Il se trouve par la diminution des passions. En se taisant, celles-ci laissent parler l'âme, enfin libérée et d'esclave devenue une affranchie bondissant vers son Dieu.

Ici, Pascal s'interrompt pour faire un retour sur l'humanité en général et pour s'émerveiller de la *grandeur de l'âme humaine*, c'est-à-dire de la

pensée. Rappelez-vous les phrases fameuses :

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant... Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien... Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité,

mais c'est du règlement de ma pensée. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point. Par la pensée, je le comprends... Bien plus, les hommes peuvent dompter leurs passions. Quelle matière l'a pu faire ? »

Cette supériorité de l'âme sur le monde, Pascal la trouve dans cette belle formule des Écritures : « *Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu.* » D'où cette effusion : *Joie, joie, pleurs de joie !* sorte de « magnificat » qu'il entame. Puis un retour, un remords : *Je m'en suis sé-*

paré. Dereliquerunt me fontem aquæ viræ. J'étais une source tarie. Pareil malheur m'arrivera-t-il encore ?

« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

Sur ce mot, *éternellement*, il fait sa profession de foi. La vie éternelle, c'est la possession de la vérité, c'est la connaissance de la cause dernière, et celui qui sert d'intermédiaire entre cette cause et les hommes, c'est celui, ne nous laissons pas de le répéter, qui peut toucher le cœur : c'est Jésus-

Christ. Avec quelle complaisance Pascal cite ces textes [des Écritures, pleins d'une musique peut-être oubliée de nous, insaisissable pour nous, mais, pour lui, familière et qui multipliait la force de ses preuves :

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

Par trois fois il répète ce grand nom. Il se plaît à ébranler sa propre sensibilité, à faire jaillir de son cœur

les effusions, les tendresses, les vénération, l'amour amassé en lui par des milliers de parents catholiques.

On dit que, dans les réunions publiques, au pays d'Angers, le mot Dieu ne peut être prononcé sans faire frémir l'auditoire, sans le soulever d'enthousiasme. Ces paysans se groupent au cri saisissant de : « Vive Dieu ! » C'est vive tout ce qu'il y a de sacré dans les profondeurs de chacun d'eux ; c'est le mot où ils accumulent toutes les richesses morales de leur race. Dans une émotion identique, Pascal dit et répète le nom de Jésus-Christ ; il y célèbre l'hu-

manité dont il vient de dire la grandeur, qui est la pensée et il y célèbre Dieu, l'auteur des vérités géométriques que sa curiosité scientifique a toujours poursuivies.

Puis, de nouveau, un remords et une crainte :

Je m'en suis séparé, je t'ai fui, renoncé, crucifié. Que je n'en sois jamais séparé.

Comment le garder ? Sachons qu'*Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile*, par le renoncement absolu qui, cette fois, ne

lui coûtera plus d'effort, car il proclame : *Renonciation totale et douce.*

Cette renonciation sera facilitée par le directeur que Pascal choisira. Cela, c'est le suprême effort pour dompter son amour de soi-même, pour dompter un reste d'indépendance caché dans le fond de son cœur. *Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.* Qu'importe, d'ailleurs, un peu de tribulation, quelques épreuves. Ne sera-t-il pas éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. Et il conclut en reprenant une phrase du Psaume 118 : *Non obliviscar sermones tuos.*

(Je n'oublierai pas tes enseignements.) *Amen.*

Enfin, il dessine, au bas de son *Mémorial*, cette même croix flamboyante qu'il avait mise en tête, et qui a dû présider à ces deux heures d'illumination.

MESSIEURS,

Je crois que notre interprétation ne prête pas à la critique. Ce papier, c'est, évidemment, l'attestation de la lumière que Pascal a reçue, le mémorial de la réponse accordée à

son cri d'angoisse, le bulletin de sa victoire sur les ténèbres, son action de grâce et son acte de ferme propos. Messieurs, cette soirée du 23 novembre, c'est le plus haut sommet de la vie de Pascal, et d'où l'on embrasse toutes les époques de sa vie. Jetons de là, avant de terminer cet entretien, un regard sur la suite de la vie de ce héros, où il n'est pas de notre programme de le suivre.

Un mois après cette grande scène, sa sœur Jacqueline écrivait à Madame Gilberte Périer : « Quoiqu'il se trouve plus mal qu'il n'ait fait depuis

longtemps..., je remarque en lui une humilité et une soumission, même envers moi, qui me surprennent. Enfin, je n'ai plus rien à vous dire, sinon qu'il paraît clairement que ce n'est plus son esprit naturel qui agit en lui. » Dans le même moment, Pascal quittait son cachet habituel. pour en prendre un qui représentait un ciel enfermé dans une couronne d'épines avec cette devise : *Scio cui credidi*. (Je sais en qui j'ai cru). Phrase d'immense importance. Ai-je bien lu ? Il semble déclarer que, maintenant, il possède la connaissance complète ; qu'il sait, alors qu'au-

paravant il ne faisait que croire.

Dorénavant, sa vision va commander sa vie. Il ne cessera pas de la méditer en esprit et d'y conformer sa conduite. Ces messieurs de Port-Royal, à qui il ne veut rien refuser, pourront bien l'employer dans leurs querelles. Pour les servir il écrira, sur les notes qu'ils lui fourniront, les *Provinciales* ; mais que lui font profondément ces polémiques ? Il repense toujours le papier cousu dans son pourpoint, mémorial du soir où, dans un mouvement d'une intensité surhumaine, il a découvert que

le cœur est supérieur à la raison.

En écrivant ses *Pensées*, il écrira l'histoire de sa conversion, l'histoire des angoisses par lesquelles il est parvenu au repos et au bien-être de l'âme. Il ne fera plus que commenter indéfiniment son illumination de novembre 1634.

Dans les quatre dernières années de sa vie, comme la maladie l'empêchait de travailler, il avait un almanach qui l'instruisait des églises où il y avait des cérémonies particulières, des reliques exposées ou quel-

que solennité, et il s'y rendait. Il y méditait indéfiniment (et sans en épuiser le sens) tous les sentiments qui l'avaient assailli dans sa vision. Une âme religieuse dispose de deux sortes de prières. Elle peut répéter les prières liturgiques dont les formes ont été fixées par l'Église. Elle peut aussi laisser un libre cours aux pensées de l'esprit et aux effusions du cœur. Dans les églises, où il suivait les plus humbles offices, Pascal lisait son Psaume 118 et puis il songeait. Mais, maintenant, celui que nous avons vu songer avec angoisse songe avec amour. Et le recueil de ses son-

geries, nous le possédons : c'est le recueil de la Bibliothèque Nationale, que nous appelons les *Pensées*. Livre sublime où l'esprit des cloîtres réapparaît après un intervalle de plusieurs siècles.

En suivant, à travers les paroisses et selon les indications de son almanach, tous les exercices de dévotion, Pascal refaisait les gestes automatiques pour mieux laisser les rêves remonter à la surface de sa conscience. Il s'enivrait dans cet abîme de monotonie. C'est ici qu'il faudrait commenter son sublime « abêtissez-vous », puissante idée exprimée par

un trait d'humour et d'exagération pittoresque.

Puis, il rentrait chez lui, pour soigner le pauvre qu'il y avait installé. On a raison de l'en admirer ; mais, dans les soins qu'il lui donnait, il a montré moins d'héroïsme que le jour où, pour devenir le frère de cet humble, il s'est éloigné du *Dieu des philosophes et des savants*.



LES DEUX MAISONS DE PASCAL
A
CLERMONT-FERRAND

*Les deux chapitres qui suivent
ont paru dans l'Écho de Paris,
l'un le 14 et l'autre le 18 septembre
1900. Ils portaient alors pour
titre : I. Peut-on conserver la
maison de Pascal ? II. Faut-il
sauver la maison de Pascal ?
Le second chapitre a, de plus, été
reproduit, en grande partie, dans
l'ouvrage suivant : Auvergne et
Limousin, par AD. VAN BEVER,
Paris, Devambez, s. d. [1912].*



I

LA MAISON NATALE

DE LA

RUE DES GRAS

JE viens de jeter à Clermont-Ferrand, sur la maison où naquit Blaise Pascal, un des derniers coups d'œil qu'elle recevra. Parfaitement. On va la démolir. Déjà tout un corps

de bâtiment n'a plus de toit ; les pauvres chambres où les Pascal mirent une si noble atmosphère d'ordre, de discipline, bayent nues et souillées de cette abjection particulière aux appartements éventrés. Et malgré les appels d'un distingué journaliste local, M. Dumont (dans *l'Avenir du Puy-de-Dôme*), à qui M. André Hallays fait écho, les Clermontois qui côtoient cette vénérable condamnée, ne se soucient, semble-t-il, que d'éviter les matériaux descellés par des ouvriers gais et actifs.

Ce serait agréable qu'un architecte en vacances s'amusât, passant par

Clermont, à nous restituer en bref croquis la première honnêteté de cette bâtisse que le simple passant ne parvient pas à se représenter sur la triste mine qu'elle présente. Prenons du moins une photographie *in-extremis*. Peut-être voudrez-vous la glisser dans votre bibliothèque sur le rayon « Pascal ».

Telle que je l'ai vue ces derniers jours, la maison natale de Pascal est un vaste quadrilatère à quatre étages, triste et malpropre. De ses trois faces libres, l'une s'étend sur une bonne voie, la rue des Gras ; la deuxième est séparée de la cathédrale

par un étroit couloir et se continue sur une place nommée « la place derrière Clermont » ; enfin la troisième borde la rue des Chaussetiers, mesquine et resserrée. Elle abrite dans ses porches une dizaine de boutiques, les unes modernes, les autres infiniment vieillottes. Elle est irrégulière, bizarre, tourmentée ; ses murs font des coudes, et des escaliers extérieurs la flanquent. Mais sa principale singularité, c'est un passage qui la troue, où coulent deux filets d'eau malpropre, où s'embranchent de nombreux escaliers, tous divers, tous sordides, et qui débouche sur une

terrasse, formant une cour intérieure. Cette cour-terrasse, grâce à la pente du terrain qui supporte tout l'immeuble, se trouve au premier étage ; on en descend par un escalier en plein air, devant la cathédrale, ou bien, franchissant un nouveau porche, enfilant un nouveau boyau, on gagne, sur la rue des Gras, un balcon qui, le long de la maison Pascal, au-dessus des boutiques, s'en va desservir une maison voisine.

Est-ce pour mon plaisir, pour le vôtre, que j'essaie de mener à bien cette description où Gautier et Hugo se seraient soulés de pittoresque ?

C'est qu'il faut cataloguer de notre mieux une relique qui va disparaître.

Cet immense capharnaüm, où l'on trouve même une chapelle, appartient à plusieurs propriétaires, qui l'ont distribué en une infinité de logements plus que modestes. Eux-mêmes, ils ont fui. Comme je demandais, pour une raison qu'on trouvera plus loin, à une des mercières logées dans la maison Pascal, si M. Peghieux habite la maison voisine.

— Non, monsieur, me répondit-elle de son air le plus entendu, et en personne qui connaît les rangs so-

ciaux ; il n'y a point ici de logement pour M. Dominique Peghoux.

Ces bâtiments si méprisés, sacrifiés, faisaient au seizième siècle, où ils furent construits, un noble hôtel. On le nomma hôtel Langhac. Et quand le père du grand Pascal l'acheta en 1614, c'était l'hôtel de Vernines. Déjà la propriété en était fractionnée, et Étienne Pascal n'acheta que deux corps de logis sur quatre qui font l'ensemble.

Dans lequel de ces deux corps naquit Blaise Pascal ? C'est un problème et d'autant plus intéressant qu'à l'heure où vous me lisez il ne

subsistera plus sans doute qu'un de ces deux bâtiments où habitèrent les Pascal; on démolit l'un et l'autre est marqué pour être jeté bas, dans l'ensemble du projet voté par le conseil municipal de Clermont.

Un mouvement de l'opinion pourra-t-il mettre le holà ? Il y a quelques années, on a déjà rasé un des angles de cette maison, par où elle s'accotait à la cathédrale : et c'est ainsi que fut créé le passage, le couloir, qu'il s'agit d'agrandir par une nouvelle démolition partielle.

Depuis longtemps, d'ailleurs, tout a été bouleversé, escaliers, fenêtres,

cloisons, dans cette grande carcasse déshonorée, où seuls les murs de la cour intérieure m'ont paru garder quelque caractère architectural du seizième siècle. Et pour vous dire franc, la piété ne sait trop où se prendre dans cette mesure qui pue les misères à la Balzac plus qu'elle n'embaume les fortes vertus de l'incomparable famille Pascal.

Si j'y trouvais quelque plaisir, ce fut à retrouver le soutènement du balcon, dans la rue des Gras, et ce dernier pilier de droite (en regardant la maison) à propos duquel Étienne Pascal soutint un procès, en 1614,

quand il imagina de transformer ses écuries du rez-de-chaussée en boutiques qui durèrent jusqu'à cette semaine. Il y a bien deux cents personnes, parmi lesquelles je me range sans honte, qui peuvent amuser leur imagination avec ces vestiges : mais à chaque heure, dans ce quartier très fréquenté de Clermont, deux cents passants trouvent trop étroit le couloir de deux mètres à peine, où s'étrangle soudain la rue, entre le perron de la cathédrale et la maison de Pascal. Et que leur chante notre piété littéraire ?

Les Parisiens qui détruisent féro-

cement tous les vestiges historiques, au point que Paris, toutes proportions gardées, est peut-être la ville de France la plus vide de souvenirs, vont parler du vandalisme provincial. Eh ! grand Dieu ! n'allez pas croire que les Clermontois, d'une façon générale, coupent aisément leurs traditions. Je n'ai pas vu sans une espèce d'émotion intellectuelle que, dans la rue des Gras, la maison qui touche au corps de logis d'Étienne Pascal appartient aujourd'hui encore à la famille qui l'habitait lors de la naissance de Blaise Pascal. Oui, cette contestation sur le pilier, dont nous

parlons plus haut, Étienne Pascal l'eut avec son voisin, Robert Peghous, en 1614. et aujourd'hui encore cette maison appartient à M. Dominique Peghous, descendant de l'adversaire de Pascal. On voudrait croire que cette famille honorée par une telle querelle, a conservé des traditions sur l'enfant prodige, sur l'admirable père, sur Jacqueline, sur Marguerite. Ils ne sont pas rares, me dit-on, les Clermontois aussi profondément enracinés. et l'on me cite une maison, celle-là même occupée par *l'Avenir du Puy-de-Dôme*, qui depuis le quatorzième siècle,

est restée dans la même famille.

Est-ce donc alors qu'attachés à leur ville, les Clermontois se désintéressent de sa gloire ? Non pas ! toujours ils servirent de leur mieux les intérêts de Pascal. C'est un bibliothécaire de la ville de Clermont, M. Gonod, qui accompagna, guida parfois M. Faugère, dans sa poursuite en Auvergne des manuscrits de Pascal. C'est une communication d'un Clermontois, M. Bellaigue de Bughas, à l'Académie de Clermont, qui a déterminé en 1886 cette maison où est né Pascal ; ses recherches me guident et je l'en remercie bien

sincèrement. Mais on ne peut pas raisonnablement demander au suffrage universel, dont le conseil municipal de Clermont est l'instrument, de se placer au point de vue où sont tout naturellement des lettrés.

L'Auvergne a donné Pascal à la littérature française et à la religion. S'il appartient à la nation entière, les philosophes, les artistes et le clergé sont plus immédiatement chargés de servir son œuvre et sa mémoire. Or, voici où j'en veux venir, c'est l'imprévoyance de son monde, de ses serviteurs responsables, qui a compromis pour Pascal les choses d'une

façon irrémédiable comme nous les voyons.

Ne vous en prenez pas au charretier qui veut conduire ses chevaux de la rue des Gras à la « place derrière Clermont », ni à la mère de famille qui redoute son gamin écrasé par une automobile soudainement surgie. Ces gens-là ont raison, après tout ! Ils font de leur cervelle, de leur petite influence, un emploi selon leur qualité. Mais sachez ceci :

Vers 1886, sur la sollicitation du clergé, le ministre a attribué une somme de 30.000 francs à la construction d'un perron, en avant de la

cathédrale, sur la rue des Gras. C'était réduire le passage de telle manière que la démolition de la maison de Pascal devait en résulter un jour ou l'autre.

Je propose une solution, qui me semble seule pratique. Qu'il faille approuver ou blâmer les préoccupations utilitaires d'un conseil municipal, c'est un problème, mais nous sommes dans l'ordre des faits et je vous assure que, tôt ou tard, les élus de Clermont, quand ils reviendraient cette fois sur leur vote, seront mis en demeure d'élargir le passage, et par conséquent de jeter bas toute la mai-

son de Pascal. Pour conserver le corps de logis qui est encore intact, un seul moyen : que la cathédrale renonce à son perron.

Pascal a fait d'autres sacrifices à la religion, le clergé peut bien sacrifier à Pascal une commodité dont on se passa jusqu'en 1886. (Retenez ce dernier point, ce perron est une touche toute moderne.)

Je prie André Hallays de me croire sur parole ou plutôt de se renseigner, d'examiner les lieux, telle est la solution — qui va peut-être mécontenter d'abord les avocats de Pascal. Mais quoi ! je le répète, c'est à ceux qui

jouissent du génie de ce grand homme de payer leur dette, et nous sommes sans doute quelques amis de Pascal et des cathédrales, qui trouverions fort noble cette amputation d'un membre architectural — qui ne compromettra pas l'organisme de l'édifice — par pitié envers le haut et rare génie des *Pensées*.

Au reste, j'y veux revenir, et, après avoir dit comment on peut, selon moi, sauver la « Maison de Pascal », je voudrais examiner s'il faut la sauver. Cela me permettra de décrire une seconde maison de Clermont, bien mieux parlante, plus poétique, et

qui intéresse de très près Pascal.

Il me semble que ces menus renseignements méritent qu'on les glisse dans le commentaire abondant, et jamais trop abondant, que la pensée française a donné sur le plus sublime de nos chefs intellectuels.





II

LE CHÂTEAU DE BIEN-ASSIS

Nous nous attachons aux lieux où vécut le génie, autant qu'ils le formèrent et nous aident à le comprendre. L'an dernier à pareille époque, dans un entr'acte de la tragédie nationale, j'allais de Rennes à

Combourg où vécut le jeune René de Chateaubriand, et, parcourant la fameuse Tour du Chat, les rives de l'étang et ce qui fut une lande semée de pierres druidiques, je retrouvais des traits nombreux qui furent transportés par le père de René et de Velleda dans la physionomie littéraire de la France.

Sources modestes de lucurs magnifiques, comment supporterions-nous que, sous d'ignobles fascines, on vous fît disparaître ! Dans la campagne imaginaire où la gratitude d'un romantique se plairait à grouper l'École de Brienne (« Pour ma pen-

sée, disait Bonaparte, Brienne est ma patrie ; c'est là que j'ai ressenti les premières impressions de l'homme »), les Charmettes de Rousseau, le Saint-Point de Lamartine, le Combourg de Chateaubriand, on voudrait aussi qu'un point du paysage évoquât la figure passionnée de Pascal. Mais qu'est-ce, dans la vie de l'auteur des *Pensées*, que cette maison de la rue des Gras, à Clermont ?

Il en partit à l'âge de sept ans pour n'y plus revenir. Peut-on du moins l'appeler sa maison de famille ? Bien qu'il n'y ait été, dans un âge si tendre, qu'un petit animal, un véri-

table légume, à demi insensible, elle nous serait sacrée, certes, si elle avait abrité le développement de la famille Pascal, de cet arbre majestueux, la plus puissante végétation de cette Auvergne où l'un des plus beaux arbres de France, le noyer, étage et noue ses branches...

Hélas ! la maison de Clermont ne peut pas être dite la maison des Pascal. Ces grands bourgeois ne font qu'un moment dans ses fortunes successives. Pas plus qu'ils ne la bâtirent, ils ne la marquèrent de leurs mœurs. Elle avait déjà une centaine d'années, quand Étienne Pascal en

acheta deux corps de logis, en 1614 ; il les revendit en 1633. Et, s'il est vrai que Blaise Pascal naquit rue des Gras, à Clermont, et qu'à trois ans, il y perdit sa mère, c'est à Paris, rue Tixeranderie, sur la paroisse de Saint-Jean-de-Grève, où sa famille vint s'installer dès 1631, que s'éveilla son génie.

Et puis, pour tout dire, Pascal n'est point de ceux qui reçoivent leur génie du dehors ou qui le transportent sur les choses. Il renferme en lui-même toutes ses puissances ; il les tire de sa méditation, il les attribue à l'influence directe de l'Être Infini, et

pour entrer en communication avec l'auteur des *Pensées*, il n'y a pas de Clermont qui nous aide ; il faut que nous nous fassions l'homme de son livre.

Pourtant, si vous tenez à situer dans un décor matériel la pensée de ce grand homme, et s'il vous faut une autre atmosphère que celle qui, se levant de son œuvre même, emplit votre cabinet, à deux pas de Paris, vous trouverez le vallon de Port-Royal-des-Champs, et, sur la berge droite de la Seine, à cinquante mètres au-dessous du pont de Neuilly, le point où Pascal,

en carrosse, faillit être précipité.

Lieu sacré, celui-là, qui haussa la plus admirable folie à ses accents désespérés ! Il vaudrait alors même que l'humanité demanderait à d'autres doctrines qu'au catholicisme un point de vue pour élever la nature humaine et une force pour se soulever, au moins de désir, hors des intelligences obtuses et courtes, contentes d'être, satisfaites du monde et de la destinée.

M. Boutmy vient de consacrer à Pascal une noble étude. Livre trop apaisé pourtant, qui supprime, atténue l'âpreté, et croyant épurer ce grand malade farouche, le réduit

presque en galant homme. Il supprime, ne mentionne même pas l' « accident du pont de Neuilly ». C'est indirectement, j'en conviens, que l'on connaît la portée reconnue par Madame Périer à cet accident. Et pourtant, pour ma part, je continue d'admettre sa grande importance. On sait par quels à-coups se décidait Pascal; on ne peut pas nier qu'un soir de novembre 1654 il soit tombé dans une sorte de ravissement, dans une magnifique hallucination. Sur un tel tempérament, la secousse du pont de Neuilly dut être féconde. Ce n'est point d'une façon incidente

que l'on peut aborder cette question, une des plus belles de la haute culture. mais nous sommes autorisés à comprendre que, sous l'influence d'un choc, des parties de nous-mêmes entrent en activité, élaborent des images et des sentiments que nous ne savions pas abriter dans nos replis profonds.

Au reste, de quelque manière que l'esprit d'humilité, d'ascétisme et de solitude soit né en Pascal, c'est à Port-Royal-des-Champs qu'il le satisfait. A trois lieues de Versailles, dans ce vallon légèrement marécageux, où l'on distingue une sorte de

dignité morale, des sites qui n'ont pas changé encadrèrent les impressions de Pascal, des impressions qu'ils n'avaient pas créées, certes, mais qu'ils surent ne point troubler.

Il faut accepter la mort même des choses. Par une jolie après-midi de septembre, j'ai profité de la maison de Pascal qu'on commençait à démolir. J'ai jeté mon cri d'alarme. Ayant satisfait à mon devoir de lettré, je n'avais plus qu'à goûter la volupté de voir ce qui va cesser. Plaisir approprié aux couleurs de l'automne !

Mais si quelqu'un par la suite, en se promenant à Clermont, veut rêver

de Pascal, je lui signale des vestiges où il prendra mieux son imagination qu'il n'eût fait rue des Gras.

Depuis la place d'Espagne, si l'on se tourne vers la campagne de Clermont, et si l'on parvient à orienter son regard entre des constructions toutes proches qui embarrassent le panorama, on distingue, à deux cents mètres en contre-bas, une vaste maison couverte de tuiles roses et flanquée de deux pavillons. C'est Bien-Assis, à demi ruiné et qu'on traite encore de château : c'est l'antique campagne de la famille Périer.

J'y suis allé par un soir charmant.

Ces terrains, encore peu bâtis et qui furent le vaste parc du château, sont divisés entre des jardiniers, amateurs des plus beaux tournesols. Sous le soleil incliné, les têtes de ces plantes venaient par-dessus les palissades, décorer la ruelle que je suivis jusqu'à une belle entrée en demi-lune, flanquée de deux pavillons bas, délabrés et désaffectés. Je fis vingt mètres dans cette avenue et, franchissant des restes de fossés, je pénétrai par un joli arceau dans une cour, sur le côté de la maison. Ses deux façades règnent sur des jardins où subsiste une large fontaine en

pierre, agréable d'abondance et de vétusté.

Je visitai le tout fort indiscretement. Je vis dans la maison un escalier de style, avec des peintures dans le ciel, puis de l'intérieur, je passai de plain-pied sur une terrasse qu'enserrent les deux ailes. Elle domine de huit marches les jardins et prend une belle vue sur Clermont qui, tout en face, s'étend et allonge sa cathédrale sur la colline.⁵

Ce fut assurément la plus aimable des propriétés, bien assise, comme son nom le dit, avec deux étages de sept fenêtres chacun dans le corps

principal, et de trois fenêtres dans les ailes. Elles sont grillées au rez-de-chaussée. Quant au jardin, puisque c'est déjà la Limagne, vous pensez s'il devait être bon fruitier.

Peut-être avez-vous eu l'occasion de visiter dans l'Ouest, près de Vitré, le château des Rochers, qui garde tout intact un des décors où vécut Mme de Sévigné. Les choses aident à comprendre les esprits. Bien-Assis n'eut jamais ce grand caractère seigneurial, mais c'était, on s'en assure dès l'abord, bien mieux qu'une maison bourgeoise ; les Pascal, les Périer étaient de condition et d'état recom-

mandables, plutôt que de qualité, et, faisaient partie du haut tiers-état. Florent Perier, fils du propriétaire de cette maison et mari de Gilberte Pascal, était conseiller en la cour des Aides, à Clermont, où son beau-père, Étienne Pascal, le père de Blaise, avait été second président. On prend ici sur le vif les mœurs de ces familles qui demeurent l'honneur de notre société française et d'incomparables modèles pour la modération, la dignité, l'autorité morale.

Tandis que je m'attardais dans cette maison et ces jardins, je dérangeai des jeunes filles qui jouaient au

tonneau et qui voulurent bien ne pas s'étonner immodérément de mon inventaire. Elles faisaient figure utile dans le paysage. Je pensais que le petit Blaise, malgré son sérieux précoce, avait dû, par une même soirée d'automne, jouer à des jeux analogues, sur ce même terrain, devant ce même horizon, avec ses sœurs, Gilberte, Jacqueline et avec les enfants Périer.

En vérité, peu importe qu'on jette bas la maison natale de la rue des Gras. Mille fois transformée, et déjà amputée, elle n'a rien à nous dire et n'intéresse que notre excusable fêti-

chisme. C'est chez les Périer, dans cette maison fatiguée, mais toujours pareille à elle-même, que l'imagination, même la plus distraite, sentira l'enfance du génie dont la maturité demeure attachée au vallon intact de Port-Royal.



APPENDICE

MÉMORIAL

D.E

BLAISE PASCAL ⁽¹⁾



L'an de grâce 1654,
lundy 23 novembre, jour de St-Clement pape et martir
et autres, au martirologe,
Veille de St-Chrysogone martir et autres,
Depuis environ dix heures et demy du soir
Jusques environ minuit et demy,

Feu.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
non des philosophes et des scavans.

Certitude, Certitude, Sentiment, Joye, Paix
Dieu de Jesus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum.

« Ton Dieu sera mon Dieu. »

Oubly du monde et de tout, hormis Dieu.

(1) Bibliothèque Nationale. Ms. Fr. 9202. *Pensées de Pascal*, fol. D. — Une reproduction en fac-similé, de ce manuscrit, a été, publiée en 1905, par M. Léon Brunschvicg (Paris, Hachette in-folio.) Au verso du fol. D. de ce document, on lit ce qui suit : « Je soussigné, Prestre, chanoine de l'eglise de Clermont, certifie que le papier de l'autre part collé sur cette feuille, est écrit de la main de M. Pascal, mon oncle, et fut trouvé après sa mort cousu dans son pourpoint, sous la doubleure avec une bande de parchemin où étoient écrits les mesmes mots et en la mesme forme qu'ils sont icy copiez. « Fait à Paris, ce 25 septbre mil sept cent onze. PERIER. »

Il ne se trouve que par les voyes enseignées dans l'Evangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Pere juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ay connu. »

Joye, joye, joye, pleurs de joye.

Je m'en suis séparé...

Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ.

« Mon Dieu me quitterez-vous... »

Que je n'en soyes pas séparé eternellement.

« Cette est la vie eternelle, qu'ils te connoissent seul vray Dieu, et celuy que tu as envoyé. J.-C. »

Jesus-Christ.....

Jesus-Christ.....

Je m'en suis séparé, je t'ay fuy, renoncé, crucifié.

Que je n'en soyes jamais séparé...

Il ne se conserve que par les voyes enseignées dans l'Evangile.

Renonciation totale et douce.

[Soumission totale à Jesus-Christ et à mon directeur.]

[Eternellement en joye pour un jour d'exercice sur la terre.]

[*Non obliviscar sermones tuos. Amen.*] (1).

†

(1) Les dernières lignes, placées entre crochets, ne figurent pas dans l'original. Elles nous ont été fournies par une copie insérée dans le même manuscrit des *Pensées* (fol. E.) et qui porte au début cette note marginale : « C'est icy la copie figurée d'un parchemin trouvé après la mort de M. Pascal, mon oncle, écrit de sa main, et cousu dans la doublure de son pourpoint. PERIER, Prestre Chanoine, de l'Eglise Cathédrale de Clermont. » En regard de la dernière phrase, après ces mots : *sermones tuos*, l'abbé Perier a noté, en marge : « On n'a pu voir distinctement que certains mots de ces deux lignes. »

(Note des Éditeurs.)

TABLE



TABLE

L'ANGOISSE DE PASCAL.	1
LES DEUX MAISONS DE PASCAL	97
I. LA MAISON NATALE DE LA RUE DES GRAS. .	99
II. LE CHÂTEAU DE BIEN-ASSIS.	118
APPENDICE : MEMORIAL DE BLAISE PASCAL.	135



CE LIVRE, LE CINQUIÈME DE LA
COLLECTION DES « VARIÉTÉS LIT-
TÉRAIRES », A ÉTÉ ÉTABLI PAR
AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE
SIX CENT DIX EXEMPLAIRES, SOIT : 30 EX. SUR
VIEUX JAPON IMPÉRIAL (DONT 8 HORS COMMERCE),
NUMÉROTÉS DE 1 À 22 ET DE 23 À 30; 30 EX.
SUR CHINE (DONT 2 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS
DE 31 À 58 ET DE 59 À 60; ET 1550 EX. SUR
PAPIER VÉLIN DE RIVES, TEINTÉ (DONT 50 HORS
COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 61 À 1560 ET DE
1561 À 1610, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHÉVÉ
D'IMPRIMER, A TOURS, PAR L'IMPRIMERIE ARRAULT,
LE XXV JANVIER MCMXVIII. LES OR-
NEMENTATIONS TYPOGRAPHIQUES
ONT ÉTÉ DESSINÉES ET GRAVÉES
SUR BOIS PAR PIERRE VIBERT.



